



Le bien-être

sélection de nouvelles issues du
concours organisé dans le cadre
des Parcours du Cœur scolaires 2014

Le bien-être

*sélection de nouvelles issues du concours organisé dans le cadre
des Parcours du Cœur scolaires 2014*

Préface

Ouvert aux élèves des collèges, le concours de nouvelles, organisé pour la première fois par la Fédération Française de Cardiologie dans le cadre des Parcours du Cœur scolaires¹, a vu plus d'une centaine d'auteurs en herbe se pencher sur le difficile sujet du bien-être.

En ne limitant pas le thème aux questions de santé, nous souhaitions permettre aux participants l'expression la plus libre possible. Certains ont volontairement fait le lien entre l'histoire qu'ils racontaient et les actions que nous menons au quotidien contre les maladies cardiovasculaires. D'autres s'en sont affranchis.

Travaillant seul ou en groupe, plus ou moins encadrés par leurs enseignants qui, parfois, ont contraint l'exercice de façon quasi oulipienne (nous songeons là au sujet sur Robinson retenu par l'une des classes du collège Jean Zay de Dunkerque²), la plupart des élèves ont traduit dans leurs textes des préoccupations passionnantes sur leur rapport au monde et à la différence, leurs relations avec les adultes, leurs espoirs et leurs craintes dans l'avenir.

Aucun auteur n'a évidemment démerité, mais pour l'édition de ce recueil, nous avons été dans l'obligation d'effectuer une sélection parmi les 62 nouvelles qui nous ont été adressées. Les dix conservées avaient toutes un petit quelque chose qui les distinguait de leurs voisines et c'est pourquoi elles se retrouvent ici.

Laura, œuvre collective d'une classe de cinquième, est la gagnante de notre concours. Sous son incontestable simplicité, elle aborde beaucoup des thèmes qui sont les nôtres en matière de prévention : mauvaise alimentation, sédentarité, difficulté pour les adultes de faire passer un message auprès des enfants. Nos vainqueurs ont trouvé, au bout du compte, une réponse idéale.

Le jury a beaucoup apprécié la justesse psychologique du personnage de l'adolescente obèse dans *Mon bien-être*. L'estime de soi a été un sujet récurrent de beaucoup de

1 Manifestation de prévention des maladies cardiovasculaires à destination des scolaires, organisé au début du mois d'avril et qui a pris le relais de la campagne Jamais la première cigarette.

2 Aucun texte de cette classe n'a été retenu dans le présent recueil.

nouvelles et l'auteur nous a semble-t-il traité parfaitement le rejet dont cette jeune fille est victime du fait de son poids et de son apparence, ainsi que la prise de conscience rendue possible par une amitié sincère.

Avec *Lettre à une mère*, c'est l'originalité narrative et la clarté du style que nous distinguons, pour ce retour à la vie d'une tuberculeuse dans un temps troublé, même si cette correspondance se permet quelques libertés avec l'Histoire.

Le choix, œuvre collective, raconte la descente aux enfers d'un adolescent à la mort de ses parents³. Très mélodramatique, la nouvelle met bien en avant la perte du lien social, la violence comportementale qui s'empare de ce garçon et la responsabilité finale qui sera la sienne pour retrouver la paix et une possible joie de vivre.

Double vie est également née de l'imagination d'un collectif. C'est la plus étonnante de toutes les histoires reçues et il s'en est fallu d'un rien qu'elle emporte le premier prix. Dans un style plutôt agréable, elle pose de façon extrêmement singulière la question du droit au bonheur et de sa perte irrémédiable.

Bien écrite et surtout joliment dialoguée, *In extremis* nous entraîne dans la peine et la douleur d'une sœur et d'un frère dont la maman a été victime d'un accident de voiture. Le bien-être tient parfois à quelques larmes versées...

Changement de décor pour *L'inconnu masqué* qui renoue avec les thèmes de prévention de la Fédération Française de Cardiologie. La petite équipe aux commandes de la nouvelle imagine une bataille féroce entre les risques pour notre santé et les bons comportements à adopter. C'est rigolo et frais comme une poignée de fruits à consommer sans modération !

Avec *Ma différence, ma force*, c'est un témoignage d'une grande intensité sur la différence et le mal-être qui s'y attache que nous entendons saluer. Le narrateur, après avoir tenté de dissimuler un handicap, a appris à l'accepter et à le voir en atout de sa présence renouvelée dans le monde.

Comme l'héroïne d'une précédente nouvelle, le protagoniste de *Qui a tué Thomas ?* est un adepte du grignotage et des jeux vidéo. Mais ses mauvaises habitudes le mèneront vers un destin bien plus tragique, sur lequel se penchera son amie Nadia.

Enfin, *Seule*, qui conclut notre recueil, raconte l'émouvante histoire d'une jeune fille

³ La mort accidentelle des parents est présente dans un très grand nombre de nouvelles qui nous ont été soumises.

qui ne sut trouver nulle part le bien-être que nous entendions célébrer par ce concours.

Merci à tous pour votre participation et bonne lecture.

Nous avons choisi d'arranger çà et là quelques phrases ou passages afin d'alléger un style, supprimer des répétitions, corriger des concordances de temps... Que les enfants et leurs professeurs n'y voient aucune malice ni critique. Juste le souci que nous avons de proposer à l'ensemble des lecteurs de ce recueil, tiré à 1 000 exemplaires, le meilleur de leur travail.

Table des matières

Laura	page 9
Mon bien-être	page 11
Lettre à une mère	page 14
Le choix	page 15
Double vie	page 18
In extremis	page 20
L'inconnu masqué	page 23
Ma différence, ma force	page 26
Qui a tué Thomas ?	page 28
Seule	page 32

Laura

Laura était une collégienne de 14 ans, qui aimait par-dessus tout les jeux vidéo. Le mieux pour elle, c'était quand elle pouvait grignoter des chips pendant ses parties. Elle adorait ça ! Tous ses après-midi de libre, elle jouait, elle mangeait, elle jouait, elle mangeait... Elle ne voyait pas le temps passer, elle ne voyait même pas la lumière du jour !

Comme tous les lundis matin, après ses deux heures de français, elle avait deux heures de gym. Quelle horreur ! Elle arriva à son cours en traînant les pieds.

– Allez, dépêche-toi Laura ! Tu es la dernière à être prête comme d'habitude, dit M. Gérard son professeur de sport.

– Mouais, mouais... j'arrive... grommela Laura.

– Vous allez courir deux tours de terrain pour vous échauffer ! Allez, c'est parti !

Et il donna le signal d'un fort coup de sifflet qui fit sursauter Laura. Bien sûr, tous les élèves démarrèrent, mais Laura, elle, s'assit par terre. Le professeur alla vers elle, et lui demanda :

– Qu'as-tu encore aujourd'hui ? À chaque cours, tu refuses de participer, tu restes assise, et je t'envoie en permanence ! Tu n'as pas envie que ça change un peu ?

Quelle surprise pour Laura que M. Gérard ne l'exclue pas ! Elle accepta de discuter...

– C'est vrai que j'en ai marre de la perm ! Mais c'est toujours plus sympa que de courir : je suis tout le temps fatiguée...

– Bon, écoute, je vais te proposer quelque chose : j'ai une recette secrète pour t'aider à te sentir mieux. Mais tu devras faire un parcours et chercher des indices qui te mèneront à elle.

L'idée ne déplut pas à Laura, car, après de plus longues explications de son professeur, cela ressemblait fort à son jeu vidéo préféré.

Le lendemain, sa première mission fut de composer un repas équilibré à la cantine. Son plateau étant correct, le chef de cuisine lui remit un billet qui indiquait à quel l'étape suivante de sa « chasse à la recette ». Laura était ravie de faire une telle activité. Tout l'après-midi, elle alla d'un endroit à l'autre dans le parc du collège. Chaque découverte d'indice la faisait courir de part et d'autre, grimper dans des arbres, ramper près des buissons, sauter de pierre en pierre. Tout cela lui rappelait son jeu vidéo où l'héroïne

agissait exactement pareil.

Enfin elle trouva le dernier message : « RETOURNE AU COLLÈGE, ton prof t'attend à 17 h 00. »

– Quoi ? C'est tout ?

Elle fut très surprise de ne pas découvrir une vraie recette. Elle rentra donc au collège où M. Gérard l'attendait. Elle lui expliqua toutes ses activités de l'après-midi. Dans son récit, elle se montra très contente, enjouée, elle avait adoré courir, ramper. Mais elle lui dit :

– Je ne vous ai rien rapporté, je n'ai pas récolté tous les indices je crois...

– Mais si Laura ! Tu as tout trouvé ! lui répondit-il.

– ... ?

– Comment te sens-tu ?

– Très bien Monsieur !

– Et qu'as-tu fait aujourd'hui ?

– J'ai couru, rampé, sauté...

– Exactement, voilà la vraie recette ! Tu as débuté par un bon repas équilibré et tu as fait ensuite plein d'activités sportives en plein air !

Laura sourit.

Telle était là clé du bien-être.

Les élèves de la 5e4
Collège Jean Zay de Dunkerque
Madame Florence Deslypper, professeur

Mon bien-être

Je marchais à mon aise jusqu'à ce que j'aperçoive les phares du bus au fond de la rue. Je me mis à courir avec difficulté, mais au bout de quelques pas, je dus stopper ma course. Je n'arrivais plus à respirer. Le bus était arrêté et m'attendait.

J'essayais de me presser, mais j'étais toujours aussi essoufflée. Je montai finalement sous les rires moqueurs et les réflexions, dont une me glaça : « Eh ! la grosse, tu n'as pas réussi à courir ? » J'avais envie de partir en courant tellement j'avais honte. J'allais m'asseoir au fond du bus pour essayer de ne plus me faire remarquer. Je regardai la vitre et aperçus mon reflet. Mon visage était rond et plus pâle que d'habitude. Mes petits yeux bleus semblaient éteints. Je fixai ensuite mes cuisses. Elles étaient grosses, comme le reste de mon corps...

J'étais en surpoids et je le savais. Pas la peine que chaque élève ou personne dans la rue me le fassent remarquer en me comparant parfois à un animal ! Avant je répondais à ces attaques, disant que ce n'était absolument pas marrant et on me répliquait que je n'avais pas d'humour. À force, j'ai appris à ne plus relever aucune remarque au sujet de mon poids.

Le bus arriva au collège et je descendis la dernière. À l'entrée du collège, j'aperçus l'infirmière qui m'avait fait passer ma visite médicale. Ce qu'elle m'avait dit alors me revint en mémoire : « 75 kg pour 1m 60, c'est beaucoup trop, tu sais ? Un régime ne te ferait pas de mal ! » Elle l'avait presque dit avec un sourire ce qui m'avait énervée tout au fond de moi. En passant devant elle, j'essayai de ne pas croiser son regard pour ne pas avoir à essayer une nouvelle réflexion. Je pense que personne ne sait ce que cela fait d'être constamment critiquée au sujet de son pire complexe.

J'attendis dans la cour que mon professeur arrive et le suivis jusque dans la salle de classe. J'étais seule, ce qui ne me changea pas vraiment.

Les cours du matin passèrent assez rapidement et bientôt sonna midi, l'heure d'aller manger à la cantine. En franchissant la porte, j'entendis une fille qui cria « Dépêchez-vous, il n'y aura bientôt plus rien à manger ! » Je ne me retournai pas et continuai d'avancer.

Je pris mon plateau et m'installai seule à une table. Je ne regardais pas les gens autour de moi. Je fixais la nourriture en essayant de résister à la manger. Soudain, quelqu'un posa un plateau sur la place me faisant face. Je levai les yeux pour voir à qui il appartene-

nait. C'était une fille qui devait avoir à peu près mon âge. Je la regardai avec étonnement.

– Je peux me mettre là ?

Je hochai la tête en essayant de faire un minuscule sourire. Cela faisait longtemps que je n'avais plus été en compagnie de quelqu'un qui, dès le premier regard, ne me critiquait pas.

– Pourquoi es-tu toujours seule ?

– Parce que je suis grosse, dis-je en baissant la tête, gênée.

– Et alors ? Ce n'est pas vraiment une raison pour être seule.

Elle avait bien raison. Nous continuâmes de manger et nous passâmes le reste de la journée ensemble, à se parler comme de bonnes copines.

Plus les jours passaient, plus je m'attachais à Élodie. Cette fille était la seule amie que j'avais eue depuis bien longtemps, et elle me suffisait amplement. Nous nous retrouvions aux récréations, parfois en dehors de l'école et nous rigolions bien ensemble. Ce qui me plaisait surtout chez cette fille, c'est qu'elle n'avait jamais amené la discussion sur la question de mon surpoids.

Un jour, j'étais assise avec Élodie sur un banc et nous discussions de tout et de rien.

– Fanny ?

Souvent, quand elle m'appelait par mon prénom avec cette voix, c'est qu'elle souhaitait aborder un sujet grave.

– Oui ?

Je vis à son air qu'elle hésitait à me parler de quelque chose.

– C'est quoi le problème avec ton poids ? demanda-t-elle.

Vu mon air presque vexé, elle crut peut-être que je l'avais mal pris.

– Le problème ? Il est ancien.

Elle leva un sourcil pour m'inciter à continuer.

– Quand j'ai déménagé ici, j'ai perdu le peu d'amis que j'avais. Depuis ce jour, je comble le vide en moi avec de la nourriture. Quand ma mère s'est rendu compte que j'avais pris du poids, elle a arrêté d'acheter des sucreries et des gâteaux. Cela ne m'empêcha pas de dépenser mon argent de poche pour en acheter. Mes premiers jours ici, quelques personnes me taquinèrent à propos de mon poids et j'essayais d'en rire. Mais plus je mangeais pour me consoler, plus je prenais du poids et donc plus ils me critiquaient. C'est à cause d'eux que je suis comme ça aujourd'hui !

En disant cette dernière phrase, j'avais presque les larmes aux yeux tellement j'étais remplie de rage. Mais, en même temps, cela me faisait du bien de me confier.

Élodie était restée silencieuse tout le long de mon récit.

– Ça a dû être très dur pour toi. Et c'est horrible tout ce que ces personnes t'ont dit. Mais en aucun cas ce n'est de leur faute si tu es « grosse » comme tu te définis. C'est

toi-même qui te consoles en mangeant. Jamais ils ne t'ont forcé à manger.

Élodie avait encore raison. Mon amie avait identifié mon problème, m'obligeant à réfléchir à mes actes.

Je la regardai avec un soupçon de peur. Pendant deux ans, je m'en étais méfiée. Elle était ma pire ennemie. Mais je voulais savoir si mes efforts avaient payé. « 62 ! » La balance affichait bien 62 kilogrammes !

Je courus voir mes parents pour leur annoncer. Et, dans la minute qui suivit, j'appelai Élodie. C'est grâce à elle que j'avais perdu ces 13 kilogrammes. Alors bien sûr, je ne suis pas encore mince comme les mannequins, mais je m'en fiche. Je me sens bien dans ma peau et ça, c'est le principal.

Le vrai problème au fond, ce n'était ni mon poids, ni mon déménagement. C'était moi.

Amélie Laveine
Collège Eugène Thomas, Le Quesnoy (59)
Madame Pomas, professeur

Lettre à une mère

Mme Augustine Moustiers
15, rue des Saules
Jenlain, Nord
(France)

Chère Mère,

Je vous écris cette lettre, car je vais mieux. Je me souviens encore de mon départ précipité après les conseils de votre médecin. Nos adieux sur le quai de la gare de Valenciennes, la nuit passée au wagon-lit, les contrôles de laissez-passer lors de l'arrêt à Paris et, enfin, mon arrivée en gare de Hauteville sous un ciel bleu, avec comme horizon les cimes enneigées de l'hiver 1942.

Là m'attendait Annie, une infirmière qui me conduisit au sanatorium, à travers les petites routes de montagnes et les sentiers muletiers.

Le lendemain, le docteur Waksman, spécialiste de la tuberculose, me reçut pour faire le bilan sur l'avancement de la maladie. La route m'avait épuisée et chaque quinte de toux me déchirait les bronches et me brûlait la gorge. Le résultat ne fut donc pas très bon.

Chaque jour, je devais me reposer longuement sous le soleil, puis me plonger dans les bains tièdes des thermes. Mon état s'améliorait lentement, mais le docteur ne pouvait me garantir la guérison.

Un matin il me convoqua et me dit :

— Marie, je ne veux pas te mentir, la maladie ne partira pas. Tu es mieux en ce moment, mais lorsque la cure se terminera dans quelques semaines et que tu rentreras chez toi, la tuberculose reprendra de plus belle. J'ai quelque chose à te proposer. Je viens de créer un nouveau traitement appelé « streptomycine » et je cherche de jeunes

patients comme toi pour le tester. Il y a des risques, peut-être même la mort, mais si, comme je le pense, cela fonctionne, tu seras guérie. Réfléchis bien avant de prendre ta décision, je te reverrai demain...

Je ne vous dis pas, ma mère, la nuit que j'ai passée, pesant le pour et le contre. Mais le lendemain matin, ma décision était prise : j'allais prendre le traitement malgré les risques, car, enfin, j'avais de l'espoir.

Voici maintenant un mois que je suis soignée à la streptomycine et les résultats sont vraiment spectaculaires ! Je n'ai plus de poussées de fièvres ni de quintes de toux. Le docteur paraît très optimiste.

Hier, pour la première fois depuis l'apparition de la maladie, j'ai pu participer à une soirée dans la salle de spectacles. J'y ai dansé le foxtrot jusqu'à minuit.

J'ai désormais repris des couleurs et peux parler à nouveau de mon avenir. J'ai hâte de vous revoir. D'après le docteur, je pourrai rentrer en début d'année prochaine. Bien qu'à l'écart de tout, des nouvelles me parviennent de notre beau pays. J'espère que le printemps fleurira aussi pour lui...

Bien, j'arrête là ma petite lettre, car je dois me reposer. Je vous dis à bientôt, ma très chère Mère, et vous embrasse bien fort.

Votre Marie
Hauteville, le 17 décembre 1943

Émilie Moulin
Collège Eugène Thomas, Le Quesnoy (59)
Madame Pomas, professeur

Le choix

Cet été-là, Marco était parti en vacances pendant trois semaines avec ses parents. Sur le chemin du retour, un chauffard percuta la voiture. Ce fut un choc terrible. Assis à l'avant, son père et sa mère décédèrent sur le coup. Marco, qui était à l'arrière, sortit sain et sauf de l'accident.

Il fut recueilli par sa vieille tante, mais, comme Marco avait plus de quinze ans à cette époque, elle eut bien du mal à s'occuper de lui et à le gérer. Il se mit à faire des bêtises pour cacher son mal-être. Il décida d'arrêter l'école et passa ses journées enfermée dans sa chambre devant la télévision ou les jeux vidéos. Ne souhaitant plus voir personne, il ferma la porte à son meilleur ami et à ses copains. Trop malheureux, il ne voulait plus parler de l'accident et pensait que les autres ne pouvaient pas le comprendre.

À cette époque, le jeune garçon fumait déjà de temps en temps. Il ajouta l'alcool à la cigarette. Il sortait dans des bars le soir ; c'est là qu'il rencontra des gens louches et qu'il commença à se droguer. Au début, c'était un petit peu seulement puis il augmenta les doses jusqu'à ce que son corps ne fût plus capable de s'en passer. Il lui fallait de l'argent pour pouvoir se payer tout ça. Il se mit à voler et tomba dans la délinquance.

Un jour, Marco se promenait dans la rue quand il vit une femme qui était devant le distributeur automatique et qui retirait des billets. Il la bouscula, s'empara de l'argent et se sauva, laissant la personne blessée, allongée sur le sol. Grâce à une caméra, il fut arrêté par la police et, très vite, il se retrouva dans le cabinet d'un juge. Celui-ci lui proposa un marché : aller en prison pour les fautes commises ou bien se faire aider par un psychologue et rester libre. Le jeune garçon choisit la seconde solution.

Au premier rendez-vous, Marco joua les rebelles : il ne parlait pas, et n'écoutait pas l'homme. Voyant qu'il ne pouvait rien tirer de lui, le psychologue lui dit : « Tu sais, dans la vie, il y a deux voies : celle des bêtises, dans laquelle tu seras malheureux, et une, normale, qui peut t'apporter beaucoup de bonheur. On ne peut rien changer à ta situation familiale. Personne ne pourra faire revenir tes parents. On n'a tous qu'un seul corps et une unique vie ; chacun choisit ce qu'il a envie d'en faire ! Là, tu te détruis à cause de ton mal-être. C'est à toi de décider si tu veux t'en sortir en modifiant ta façon de vivre. Pour être bien dans ta tête, il faut commencer par prendre soin de ton corps et arrêter de boire et de te droguer. Mais, tu n'y arriveras pas tout seul et surtout en gardant une

telle attitude ! Tu dois accepter de te faire aider par quelqu'un ! C'est à toi de choisir ! »

Le psychologue nota quelque chose sur un morceau de papier, il le donna à Marco puis il lui dit de sortir. Il s'agissait d'un nouveau rendez-vous pour la semaine suivante.

Marco se retrouva dans la rue, au milieu de la foule, mais, lui, était bien seul. Seul avec un choix à faire.

Rayan Dellil, Marco Lannoo et Alexis Rougeaux
Collège Martin Luther King de Calais (62)
Madame Virgine Bussone, professeur

Double vie

Je vais vous raconter mon histoire, une histoire incroyable...

Je m'appelle Jimmy, j'ai 30 ans et habite à Paris dans un appartement. Ma petite amie vient de me quitter après plusieurs années de vie commune comme ça, un matin, sans aucune explication. Elle a pris toutes ses affaires et m'a laissé seul. J'ai pensé que le monde s'effondrait autour de moi. Je me suis enfermé dans ma chambre pendant deux jours, sans sortir et sans parler à personne. Le soir, complètement désespéré, je me suis couché dans mon lit. Je suis sûr que je me suis couché dans mon lit...

Le lendemain matin, quand je me suis réveillé, j'ai éprouvé une sensation bizarre. En ouvrant les yeux, j'ai découvert une chambre qui n'était pas la mienne. J'ai entendu du bruit dans les autres pièces et j'ai senti une présence. C'était une inconnue endormie à mes côtés ! J'ai tout de suite pensé que j'avais trop bu la veille et que j'étais rentré avec elle. Mais, la porte s'est ouverte à ce moment et deux petits enfants sont entrés, ont sauté sur le lit en criant : « Maman ! Papa ! » La femme s'est réveillée. Elle m'a embrassé en me disant : « Bonjour, mon cœur. »

Que m'était-il arrivé ? J'étais dans une maison inconnue, avec des personnes que je ne connaissais pas, mais qui, elles, me connaissaient !

Ensuite, tout le monde s'est levé pour prendre le petit-déjeuner ensemble. Sur la table, ma tasse de café était servie. Comme je traînais dans la cuisine, la femme m'a dit qu'il fallait me dépêcher sinon je serais en retard au travail. Je suis remonté m'habiller – les vêtements étaient prêts dans la salle de bain – et je suis parti. Mais pour aller où ? Je n'en savais rien et j'ai roulé une partie de la matinée sans destination précise. Finalement, je me suis arrêté et j'ai découvert dans la voiture un sac avec un téléphone portable et un agenda, sur lequel j'ai trouvé l'adresse du lieu de travail. Je m'y suis rendu. Aucune des personnes que je croisais n'était étonnée de me voir. Au contraire, elles me saluaient respectueusement et je finis par comprendre que j'étais le directeur de cette entreprise. J'ai passé le reste de la journée dans son bureau sans rien faire, me demandant comment j'allais pouvoir sortir de cette étrange situation.

Le soir, je suis rentré « chez moi ». « Ma femme » et « mes deux enfants » m'attendaient en regardant un film à la télévision. Le dîner était prêt. Les petits ont raconté

leur journée à l'école et ce fut une très bonne soirée.

Je me suis couché, sans réussir à m'endormir. En pensée, j'ai refait cette journée et songé à ma vie d'avant. J'ai fini par trouver le sommeil, des questions toujours plein la tête. Que s'était-il passé ? Comment étais-je arrivé à la place d'un autre, dans cette maison et cette famille ?

Le lendemain et les jours suivants, je me suis réveillé, j'ai pris mon café avec ma femme et mes deux enfants et passé la journée au bureau. C'était une vie normale, un foyer aimant, des amis, cependant très différente de celle que j'avais avant et surtout, bien meilleure. Plus tard, nous sommes partis en vacances. Petit à petit, j'ai rencontré les autres membres de ma famille et de celle de ma femme. Un soir, quand je suis rentré, elle m'avait organisé une surprise, les invitant tous pour fêter mon anniversaire. Personne n'était étonné de fréquenter un étranger, tout le monde me connaissait et m'accueillait très bien.

Vous voyez, j'ai maintenant une existence magnifique. Je ne me suis jamais senti aussi bien. Je n'ai plus envie de retourner dans l'autre vie et quitter tout ce bonheur et ce bien-être familial. Mais je sais bien qu'un jour, tout ça va s'arrêter. L'Autre reviendra et reprendra sa place dans sa vie.

Et moi, alors, que deviendrai-je ?

Ogüz Akar, Loïc Andrieux et Théo Julien
Collège Martin Luther King de Calais (62)
Madame Virgine Bussone, professeur

In extremis

Dans le salon, Naomie entendit le téléphone sonner. Son petit frère au creux des bras, la jeune fille descendit les escaliers, déposa Tom sur le canapé, puis décrocha :

– Monsieur Sullivan ?

– Heu, non, répondit-elle, indécise.

Dans son dos, elle sentit quelque chose tirer sur son t-shirt.

– Naomie, télé ! réclamait son frère.

Demandant un instant à son interlocuteur, elle mit la main sur le combiné et se baissa à la hauteur de Tom.

– Je suis occupée. Attends un peu, chuchota-t-elle.

Se dandinant, le petit garçon brun prit un air boudeur et fixa son aînée de ses grands yeux marron. En soupirant, elle attrapa la télécommande et alluma la télévision, puis se détourna de lui pour reprendre la conversation.

– Je suis désolé, mademoiselle, dit l'étranger sur un ton hésitant. J'ai dû me tromper.

– Non, non ! s'exclama Naomie. Vous êtes bien chez les Sullivan, mais... mon père est absent pour le moment. Je suis sa fille, lui expliqua-t-elle. Que voulez-vous ?

Son interlocuteur sembla réfléchir quelques secondes, puis se lança :

– Eh bien...

Naomie n'entendit pas vraiment ce que raconta l'homme. Le téléphone lui avait glissé des mains et avait chuté sur le lino blanc. Tom, alerté, s'était retourné. Elle se sentit s'affaïsser contre le guéridon, tandis que quelques mèches blondes retombaient devant ses yeux écarquillés.

Un accident...

Elle tâta le sol à la recherche du combiné, d'où l'on pouvait entendre des « mademoiselle » sous le regard inquiet de son frère.

– Maman ! gémit Naomie.

Des larmes coulèrent contre son gré, salées et amères. Tom s'approcha d'elle :

– Pourquoi tu pleures ? lui demanda-t-il d'une voix insouciante.

Relevant la tête, elle le fixa de longues minutes avant de le prendre dans ses bras et d'éclater en sanglots. Il lui ressemblait tant...

Ce n'était qu'un banal accident de voiture. Aujourd'hui, le 2 mars 2011, pendant une matinée brumeuse, à moins de trois kilomètres de leur maison, quelque part dans Plouzévédé. Apparemment, un tracteur lui aurait foncé dessus, tous feux éteints, lui

barrant ainsi la route. Si son siège ne s'était pas cassé et ne l'avait pas projetée en arrière, les débris de verre lui auraient transpercé le crâne et les roues broyé les jambes. Elle avait eu beaucoup de chance dans son malheur.

Un mois s'était écoulé depuis l'accident de Karen. Pendant tout ce temps, elle était restée dans le coma, sans aucune amélioration. Les médecins prétendaient qu'il n'y avait aucun espoir qu'elle revienne, qu'elle se réveille.

Toute la famille lui avait déjà rendu visite plusieurs fois, mais Naomie ne supportait pas de voir sa mère dans cet état. C'était trop dur. À chaque fois que leur père, Mathieu, s'y était rendu, il était rentré avec un air sombre. Depuis, avec Naomie, il avait tenté d'expliquer à Tom que Karen ne reprendrait sûrement jamais connaissance. L'enfant avait piqué de violentes crises et pleurait à tout bout de champ. Voilà à quoi se résumait désormais leur quotidien : une ambiance pesante succédant à des cris et des larmes.

Deux jours plus tard, alors que la nuit était tombée et que Naomie, allongée sur le canapé, regardait la télévision, Mathieu vint s'asseoir face à elle, ses épis blonds cachant ses yeux bleus tintés de lassitude.

– Ils veulent la débrancher ? demanda-t-elle en le fixant.

Il hocha la tête. Ce n'était pas difficile à deviner, tellement ils en avaient parlé ces derniers jours. La jeune fille déglutit avec peine tandis que ses yeux la piquaient, menaçant de laisser libre cours à son chagrin.

– Samedi, déclara-t-il.

Sa voix n'était plus qu'un souffle. Naomie acquiesça à son tour avant de se lever. Dans trois jours, ils lui diraient adieu.

– Bonne nuit, soupira-t-elle.

Le samedi arriva. Trop rapidement. Naomie redoutait ce moment où elle serait confrontée à sa mère recouverte de fils et de machines, seules choses permettant de la garder en vie.

Ils partirent dans l'après-midi, toute la famille au complet dans trois voitures, et roulerent une demi-heure avant d'atteindre l'hôpital de Perharidy. On les fit patienter dans une salle beaucoup trop lumineuse pour Naomie, où l'odeur de médicaments la rendait nauséuse. Tom se rapprocha instinctivement d'elle, Mathieu étant trop loin et discutant avec les grands-parents.

– Naomie, maman vit ici ? demanda le petit garçon, intimidé.

Elle se baissa et le prit dans ses bras.

– Oui... Et... nous sommes venus lui dire au revoir, lui chuchota-t-elle à l'oreille.

Il afficha une mine dépitée et des larmes apparurent au coin de ses yeux. Naomie le serrait tendrement contre elle alors qu'une infirmière aux longs cheveux roux les ap-

pelait pour les guider dans les couloirs, tandis qu'un médecin donnait des papiers à signer. Ils arrivèrent devant la chambre 234, celle de Karen, et l'adolescente entra avec son frère et son père.

C'était une pièce claire, immaculée, où seuls les bips des machines troublaient le silence. Elle n'était meublée que d'un simple lit, une petite table de nuit et un bureau. Enveloppée dans des draps aussi blancs que le reste, Karen était sous assistance respiratoire. Après une dizaine de minutes, Mathieu donna une tape affectueuse sur l'épaule de sa fille et sortit, laissant les deux enfants seuls avec leur mère.

– Allez, Tom, c'est maintenant, chuchota-t-elle pour s'encourager.

Avançant de quelques pas, Naomie déposa son frère à côté d'elle et agrippa la main de Karen. Pouvoir sentir ce contact une dernière fois, un ultime instant, pouvoir le graver dans sa mémoire, l'apaisa.

Alors, faisant face à sa maman, elle se mit à pleurer. Tellement que Tom s'y mit à son tour. Des larmes trop souvent retenues coulaient maintenant sur leurs joues.

Quelques-unes tombèrent sur les couvertures, et d'autres sur la paume de leur mère. Naomie ferma les yeux et dit tout ce qu'elle avait sur le cœur.

Soudain, elle ressentit une douce chaleur se refermer sur sa main. Ouvrant les yeux, elle releva fébrilement la tête de peur d'avoir rêvé.

Et c'est un regard tendre qui l'accueillit. Faible, fatigué, mais là, éveillé ! Le cœur de la jeune fille se mit à battre plus vite, empli d'une joie indicible, et elle fondit dans les bras de sa mère en s'écriant :

– Maman !

Anaïs Laurans, Amélie Inglart et Mélissa Pivard
Collège L. et M. Fichez de Plouescat (29)
Madame Kerbert-Kazakov, professeur

L'inconnu masqué

Rette, Ga et Ci étaient les pires malfrats qui aient jamais existé. Ils avaient un ennemi mortel dont le nom commençait par la lettre C et qui avait une phrase fétiche. Saurez-vous la deviner ? Avec ses amis les légumes verts, il faisait régner la bonne santé et non l'obésité ! Pendant la journée, il préparait son équipement pour sa mission et, le soir, à minuit pile... il mettait son bandeau sur les yeux et, armé de ses légumes verts... qu'allait-il faire ? Il était là, devant le fast-food de la treizième rue, dans le froid, prêt à passer à l'attaque...

– Xrrrrrrrrrbipbip... ça y est, la cible est devant nous.

– Ici haricot vert, avec patate et tomate, nous nous occupons de la partie sud-ouest.

– OK, bien reçu, je m'occupe de la partie nord-est.

Ils ouvrirent les portes.

– C'est parti ! Les tomates à gauche, les patates à droite et les haricots, tous avec moi ! À l'abordage !

Les justiciers se répartirent les tâches et... après une heure d'action intense, le travail était fini et le magasin vidé. Ils étaient tous heureux du résultat. *L'Aspiro-Gras* était plein ; la mission était terminée.

– Nous rentrons à la caserne. Xrrr... Terminé.

Arrivés là-bas, ils vidèrent *l'Aspiro-Gras* dans le four à graisses qui les transforma instantanément en bons légumes verts. La journée était terminée mais les missions à répétition ne l'étaient pas, loin de là...

– Demain, notre mission sera plus difficile et plus dangereuse.

– Tout le monde se coucha en redoutant le lendemain.

Dès l'aube, ils se préparèrent.

– Les haricots, avez-vous pensé à vos graines ? Et vous, les tomates, à vos pépins ?

Tout était en ordre. Ils montèrent dans la *Végétal-Car* pour se diriger vers leur nouvelle mission. Néanmoins, une surprise les attendait... En arrivant à destination, chacun prit ses affaires dans le coffre mais ils n'étaient pas seuls : les portes du magasin étaient entrouvertes. Sans se soucier de cela, ils continuèrent à décharger leurs affaires. En entrant dans la boutique, ils constatèrent que tout était calme... Mais au moment du grand nettoyage, Ci, Rette et Ga apparurent.

– Vous croyiez vraiment qu'on allait vous laisser faire ?

– Votre présence ne changera rien. Vous ne pensiez tout de même pas qu'on allait laisser toutes ces confiseries ?

Ga, Rette et Ci, très en colère, voulaient se venger.

– Vous voulez la guerre ? Et bien, vous allez l'avoir !

– Je ne vous laisserai pas en arriver là, mais je lance le début de la troisième guerre mondiale ; celle de la bonne santé ! Dit le héros.

Toutes les cigarettes sortirent de leurs boîtes et se lancèrent sur leurs ennemis. L'équipe des légumes verts se défendit avec des feuilles d'artichaut. Pendant ce temps, les tomates lançaient de la pulpe et des pépins sur les assaillants. Bientôt, les cigarettes n'eurent plus aucune arme pour attaquer les légumes. La bataille était gagnée mais, comme on dit, le bonheur des uns fait le malheur des autres. Ga, Ci et Rette furent emmenés en prison par les médicaments-policiers mais ils avaient encore l'intention de se venger... Quant à l'équipe des légumes, elle rayonnait de bonheur.

Un mois passa et nos héros furent appelés de nouveau pour une autre mission : une salle de sport allait être transformée en cave à vin ; ces lieux obscurs remplis de boissons alcoolisées. Les gens y venaient s'hydrater sans se rendre compte du risque qu'ils prenaient. L'équipe des légumes devait s'y rendre immédiatement. Sitôt dit, sitôt fait ! Dès huit heures pile, toute l'équipe était dans la *Vegetal-Car*. Tous étaient confiants ; peut-être trop même... Arrivés devant la cave, ils y entrèrent par effraction et inspectèrent les lieux.

– Bon... Les brocolis, vous, vous êtes forts, alors, c'est vous qui allez porter les bouteilles... Toutes les bouteilles !

Ils savaient que ce travail allait être compliqué. Alors que tout se passait bien, l'équipe reçut un appel. À l'autre bout du fil, c'était la police des légumes. Notre équipe fut étonnée par cet appel imprévu. Apparemment, Rette, Ga et Ci s'étaient évadés de prison. L'équipe devait faire attention car leur pire ennemi était de nouveau en liberté. Sans se soucier de ce qu'ils venaient d'apprendre, ils continuèrent à vider cet endroit de ses produits mortels. Mais, au moment où tout allait bien, une barrique de rhum tomba toute seule d'une étagère en écrasant, dans sa chute, une de nos chères carottes. La pauvre fut transformée en purée. Avant qu'ils aient le temps de réfléchir, c'est tout un long étalage de barriques de vin qui s'effondra, réduisant ainsi tous nos amis en une purée de quinze légumes qui, malheureusement pour eux, avait l'air délicieusement délicieuse.

Cette fois, ce n'était plus un hasard ; il y avait bien quelqu'un d'autre dans le magasin... Les barriques n'étaient pas tombées toutes seules ! Les malfaiteurs sortirent de nulle part, triomphants et ravis de l'accident qu'ils avaient provoqué. Mais ce que ne savaient pas ces assassins de légumes, c'est que leur pire ennemi était là et bien vivant ; tout en restant camouflé, il se hissa derrière un étalage de vin et fit tomber toutes les

barriques sur les intrus. Il put enfin découvrir le visage de ses ennemis qui n'étaient ni plus ni moins que Rette, Ga et Ci.

– Encore vous ? ! Vous n'en avez pas assez de faire le mal à tout bout de champ ? !

– Nous devons avouer que tu es plus fort que nous trois réunis. Nous avons décidé de te suivre dans tes aventures, mais plus en tant qu'ennemis mais alliés, dirent Ga, Ci et Rette, pleins de bonne volonté.

Heureuse d'entendre ces paroles, l'équipe des légumes – un peu décomposée ! – se rendit, avec Ci, Ga et Rette, à la caserne où ils transvasèrent ce qui restait de leur pauvres amis dans le four à graisses. Ils y ajoutèrent Rette, Ga et Ci...

À la sortie du four, tous les légumes avaient repris leur forme initiale mais, à la grande surprise de tous, Rette, Ga et Ci n'étaient pas devenus des patates, carottes ou choux-fleurs comme prévu. Ils sortirent du four transformés en pomme, poire et orange ! Malgré ce petit imprévu, l'équipe dut retourner en mission en comptant désormais parmi elle des fruits.

Au fait, avez vous deviné le nom de notre héros et sa phrase fétiche... ?

C'est... le Chapinster !...



Clara Dudit, Elina Douillard et Milorie Hervouet
Collège privé de la Maine à Aigrefeuille-sur-Maine
Mesdames Marie Chabannes (CPE) et Anne Tessier (documentaliste)

Ma différence, ma force

Cher journal, je m'appelle Alexis, je suis né le 25 septembre 1998. J'ai une particularité physique : la nature m'a doté d'une petite main, un peu comme Némó avec sa nageoire, ce qui fait que je ne suis pas comme les autres. C'est une malformation de naissance.

En maternelle, ma différence ne me posait pas de problème, mais c'est quand je suis entré en primaire que tout est devenu compliqué. En fait, pendant mon CP, mes camarades se posaient des questions, ce qui est tout à fait normal. Ils me disaient « pourquoi ta main, elle est comme ça ? » et je leur répondais que j'étais né comme ça. Mais c'est au fil des années que les choses se sont aggravées. Arrivé en CE1, on a commencé à rire de moi : on me disait sans cesse « t'as une main de bébé, t'es bizarre, espèce de handicapé ». C'est sûr que quand on a 8 ans, c'est très blessant.

Pour faire cesser les moqueries, j'ai pris la décision de la cacher, comme Djamel De-bouze. Pour cela, je ne mettais jamais de tee-shirt même en été, et j'agrandissais toutes les manches de mes pulls, au grand dam de ma mère. Progressivement, j'ai pris l'habitude de toujours sortir en dissimulant ma main. Je me privais de piscine et de sport ; je m'interdisais aussi de manger de la viande ou des yaourts, attendu que couper ou tenir le pot nécessitait l'usage des deux membres.

À partir de cette décision, les insultes cessèrent et les questions devinrent « pourquoi tu caches ta main ? » et je leur répondais que j'avais un problème, et pour éviter que l'on m'insulte, je la cachais encore.

Arrivé au collège, j'étais toujours mal dans ma peau, je dissimulais ma main et donnais inlassablement les mêmes réponses aux mêmes questions. Un jour, en sport, mon professeur a expliqué mes difficultés à la classe : « comme vous avez pu le remarquer, Alexis cache sa main, car il a un handicap. S'il fait cela, c'est pour éviter que l'on se moque de lui ». Après le cours, ils m'ont tous dit que si je montrais ma main ils ne se moqueraient pas. Bon, peut-être que ma classe cesserait les moqueries, mais les autres ?

En 5e, mes résultats devinrent très mauvais, car j'avais aussi des problèmes de dyslexie et n'arrivais pas à suivre. Ma mère décida alors de me placer dans un internat adapté. Le premier jour, j'avais une idée en tête, c'était de ne pas cacher ma main, même si j'avais tout de même mis un pull avec des longues manches. Dès les premiers instants, je me sentis à l'aise et pris conscience qu'il y avait pire que moi.

Après avoir caché ma main pendant six ans, je me sentais revivre, capable d'accepter

mon handicap. J'ai enfin pu acheter des tee-shirts et je n'ai plus eu peur que l'on m'insulte. J'avais relâché la pression et j'avais l'impression de pouvoir respirer, vivre à mon aise. Le moral aidant, je suis passé de 10 de moyenne à 16 ! Finalement, si on réfléchit bien, si je n'avais pas mon handicap, je ne serais pas dans un internat adapté et je n'aurais pas eu la même motivation scolaire. Aujourd'hui je suis fier de moi, car j'ai littéralement réussi à me reprendre en main ! Donc pour moi le bien-être c'est de se sentir bien dans sa peau.

Alexis Devos
EREA St Exupéry de Berck (62)
Monsieur Stéphane Têtu, professeur

Qui a tué Thomas ?

Fidèle à son rituel matinal, Thomas, agenouillé sur le sol jonché de paquet de chips vides, jouait à des jeux vidéo.

L'écran se reflétait dans ses yeux presque entièrement cachés sous ses cheveux châtain qui lui tombaient sur le visage. Il était victime d'obésité.

Il regarda sa montre et se leva difficilement à cause de son surpoids. Il partit au collège où il rencontra Nadia, qui l'attendait devant le portail. C'était une jolie brune avec de grands yeux noisette, à la peau très claire, mais ravagée par l'acné.

– Salut, ça va ? lui demanda Nadia.

– Oui et ...

La sonnerie annonçant le début des cours lui coupa la parole. Ils montèrent en maths et s'installèrent à leurs places respectives sous le regard sévère de Mme Gwendoline. Thomas était à côté de Titouan :

– Alors, comment ça va aujourd'hui le gros ? !

– Très bien jusqu'à ce que je te voie, marmonna Thomas serrant les dents.

– Eh ! Calme-toi mon gros ! lui répondit Titouan en insistant sur le mot gros.

Thomas leva les yeux au ciel, mais au lieu du plafond, il vit madame Gwendoline penchée sur lui, les bras croisés sur sa poitrine :

– Tout va bien, Thomas ? lui demanda-t-elle.

– Euh ... oui, oui.

– Eh bien non ! ça ne va pas... Tu as eu deux à ton contrôle sur les angles !

– Ah ! dit-il en prenant les feuilles qu'elle lui tendait.

– Tu me recopieras la correction pour demain !

Puis elle distribua le reste des copies, laissant à Thomas tout le loisir de penser au prochain jeu vidéo qu'il devait acheter. Lorsque la sonnerie retentit, tout le monde se leva pour se rendre en cours d'anglais. Mais quand Thomas voulut en faire autant, il ressentit une douleur dans la poitrine qui le força à se rasseoir :

– Ça va ? lui demanda Nadia.

– Oui, oui , lui répondit-il.

– Tu es sûr ? Ça fait depuis un moment que tu sembles bizarre. C'est parce qu'il y a ces crétins qui se moquent de toi ?

– Mais non, ça va je te dis, laisse-moi tranquille avec ça !

– Ça va, ne t'énerve pas ! Je suis juste inquiète pour toi !

– Bah ! c'est pas la peine, répliqua Thomas en tournant les talons vers la salle d'anglais afin d'interrompre cette conversation qui l'excédait, ou plutôt qui l'angoissait. Cela faisait déjà longtemps que ces douleurs venaient le tourmenter, et elles devenaient de

plus fréquentes. Comme il n'en avait parlé à personne, il ne savait pas quoi faire. Entrant en cours, il dut encore une fois subir les moqueries de ses camarades.

Quelques heures plus tard, sa journée au collège se termina. Maintenant, il allait falloir qu'il explique à ses parents sa mauvaise note au contrôle de maths.

Rentré chez lui, il s'assit sur une chaise de la cuisine qui grinça sous son poids. Il entreprit de se déchausser, mais il eut beau tirer de toutes ses forces, il ne réussit pas. Il défit patiemment ses lacets et put enfin extraire ses pieds, qui étaient très gonflés. Que lui arrivait-il encore ? Ce fut à ce moment-là que ses parents vinrent le rejoindre. Le moment de la signature du contrôle de maths était arrivé.

- Coucou Thomas, ça s'est bien passé aujourd'hui ? lui demanda sa mère.
- Ça peut aller.
- Qu'est ce que ça veut dire ?
- J'ai eu 2 au contrôle de maths ! répondit Thomas en baissant les yeux.
- Tu étais censé réviser !
- Oui, mais ...
- Oui, mais quoi ? Tu as voulu essayer ton nouveau jeu vidéo, c'est ça ?
- Oui.
- Eh bien, c'était le dernier ! File dans ta chambre, tu ne mangeras pas ce soir. Ça ne te fera pas de mal ! »

Thomas monta dans sa chambre et se coucha, bien décidé à arrêter les jeux vidéo, mais il ne savait pas qu'il n'en aurait jamais l'occasion. Le lendemain, comme tous les matins, Nadia passa prendre Thomas chez lui. Elle toqua à la porte et ce fut la maman de Thomas qui ouvrit.

- Bonjour ! Je viens chercher Thomas !
- Bonjour Nadia, Thomas n'est pas encore levé... Tu peux monter le réveiller, lui proposa Mme Le Grand.
- Merci, dit Nadia.

Elle grimpa les escaliers jusqu'à la chambre de son ami et poussa la porte. En entrant, elle faillit glisser sur un paquet de bonbons. Puis, elle le vit, allongé dans son lit. Elle chuchota son nom plusieurs fois, il ne répondit pas. Elle se rapprocha et se mit à le secouer, mais Thomas n'avait aucune réaction. Elle appela tout de suite les parents à l'aide.

- Madame ! Madame ! Thomas ne se réveille pas ! cria Nadia.
- Tu es sûre ? demanda calmement M. Le Grand.
- Oui ! Ça ne vous inquiète pas ? !!

– Ça lui est arrivé des dizaines de fois de ne pas se réveiller le matin.
– Non mais là, on dirait qu’il ne respire plus...
– Attendez ! intervint Mme Le Grand, j’ai vu que l’on faisait toujours ça dans les films.

Elle alla chercher un miroir dans la salle de bains et le plaça devant la bouche de son fils. Aucune buée ne se forma à sa surface.

– Ça suffit ! dit Nadia au bord des larmes, moi, j’appelle la police !

Joignant le geste à la parole, elle sortit son portable de sa poche et tapa le 17. Dix minutes plus tard, des policiers rentrèrent dans la petite chambre de Thomas. M. et Mme Le Grand leur expliquèrent la situation.

– Il est bien mort, confirmèrent les policiers. On va faire autopsier son corps.

Les parents de Thomas fondirent en larmes.

Nadia n’y croyait toujours pas, Thomas était mort. À sa grande surprise, elle était plus curieuse que triste. Ses parents voulaient qu’elle prenne rendez-vous chez un psychologue pour se remettre de ce choc, mais elle leur avait assuré qu’elle allait bien. Elle désirait surtout rendre visite aux parents de Thomas.

Elle frappa à la porte d’entrée, ce qui lui rappela les matins où elle venait chercher Thomas pour aller au collège. Mme Le Grand ouvrit la porte, les yeux rougis de larmes.

– Bonjour, je voudrais vous poser quelques questions.

– La police s’en est déjà chargée, dit tristement la mère de Thomas.

– S’il vous plaît ? insista Nadia.

– D’accord. Entre.

– Merci... Alors, vous pensez que Thomas est mort de quoi ?

– Ne joue pas au détective. Il s’est suicidé. Les policiers ont trouvé une bouteille de décapant sur sa table de chevet.

– Il s’est suicidé ?

– On n’en est pas sûrs, mais le médecin légiste devrait bientôt appeler pour nous dire s’il avait des traces de décapant dans le corps.

– Il m’en aurait parlé s’il ne se sentait pas bien et qu’il pensait à se suicider.

– Écoute Nadia, je ne sais pas, mais les policiers voulaient te poser des questions, ils m’ont demandé de te prévenir. Je vais me reposer à présent.

– D’accord. Au revoir.

– Eh Nadia ! la rappela Mme Le Grand, pourras-tu aller à ma place voir le médecin légiste ? Je ne m’en sens pas le courage et tu étais sa seule amie.

– OK, j’irai ! accepta Nadia en passant la porte.

Puis elle enfourcha son scooter et arriva bientôt au commissariat. Un homme la conduisit à un bureau où on l’attendait :

– Bonjour Nadia l'accueillit le commandant, je suis désolé pour ton ami. Alors était-il différent ces derniers jours ?

– Oui, mais il ne voulait pas me dire pourquoi.

– Penses-tu qu'il se soit suicidé ?

– Non, répondit sincèrement Nadia.

Son portable sonna, le commandant lui signe de répondre :

– Allo ?

– Le médecin légiste vient de m'appeler, il a autopsié le corps de Thomas, dit Mme Le Grand, la voix pleine de larmes.

– J'y vais !

– Merci.

Nadia prit congé du commandant et se rendit au cabinet du médecin légiste, M. Poisson.

– Tu dois être Nadia ? demanda-t-il.

– Oui, vous savez si Thomas s'est suicidé ?

– Il ne s'est pas suicidé. Je n'ai trouvé aucun résidu de décapant dans son corps. Par contre ses artères coronaires sont bouchées

Tout à coup, la lumière se fit dans l'esprit de Nadia :

« Mais oui ! s'exclama-t-elle, dans sa chambre il y avait plein de sachets de nourriture et en cours de maths, il était bizarre, comme s'il avait mal quelque part !

– Cette maladie s'appelle la coronaropathie, elle est causée par l'accumulation de dépôts graisseux sur la paroi des artères, lui expliqua M. Poisson.

– Donc il a fait une crise cardiaque », conclut Nadia.

Maintenant il allait falloir expliquer la mort de leur fils à M. et Mme Le Grand.

Maëlys Gros, Elina Lombard-Mojon et Marvin Pessin
Collège Joseph Fontanet de Frontenex (73)
Madame Sophie Scotton, professeur

Seule

J'en ai assez. Au collège, on n'arrête pas de me traiter de tous les noms. Bien sûr, je n'en ai parlé à aucun de mes profs, ni même à mes parents. Quand je veux que tout s'arrange, tout m'échappe.

Je suis rentrée du collège. C'était pire qu'hier. Un garçon que je ne connais pas a pris mon sac et l'a balancé dans le canal. J'ai dû descendre pour le récupérer et quelqu'un m'a poussée dans l'eau. Arrivée à la maison, papa et maman n'ont rien remarqué et je n'ai rien dit. À quoi bon ?

Aujourd'hui je suis à deux doigts de craquer. Une élève de ma classe m'a mise par terre et elle m'a donné des coups de pied. J'ai retenu mes larmes, mais j'ai horriblement mal. Et si j'en parlais quand même à quelqu'un ? Je ne sais plus quoi faire !

J'ai eu une heure de colle. Tout ça parce que je me suis défendue à cause d'une fille. Elle m'avait encore une fois insultée. Je lui ai mis une claque ou plutôt un coup de poing, mais elle est allée tout de suite le raconter aux adultes. En rentrant, j'avais peur. Il fallait que je le dise à mes parents. Papa a juste signé mon carnet, sans rien demander. Parfois, j'ai l'impression qu'il s'en moque de mes problèmes ! Mais, si je lui en parlais, peut-être qu'il m'aiderait ?

J'en ai plus qu'assez. Mes larmes n'arrêtent pas de couler. Maman, Papa, je vous déteste. Je déteste tout le monde et je me déteste. Je leur ai parlé de l'angoisse qui me ronge, mais ils sont trop obsédés par leur travail, leurs problèmes à eux. Ils m'ont juste dit : « On verra ça plus tard ! » Ils ne pensent qu'à eux ! Égoïstes !

J'ai l'impression que je n'existe pas. Je n'existe pour personne. Je n'existe déjà plus. Demain... ... Demain... je ne serai plus là.... Je vais...

Le père et la mère de Léa tournèrent la page, mais la feuille était blanche, tout comme les suivantes. Ils venaient de terminer de lire le carnet qu'ils tenaient dans les mains. Ils pleuraient tous les deux.

Ils se regardèrent. À quoi pensaient-ils ? À leur fille qu'ils ne reverraient plus et qu'ils avaient enterrée le matin même ? À son geste désespéré dont ils étaient responsables ? À leur culpabilité de parents qui n'avaient pas voulu voir ? Au bien-être qu'ils n'avaient jamais su lui apporter et qui lui avait tellement manqué, l'empêchant d'être heureuse ?

Ils refermèrent le journal intime à tout jamais.

Ophélie Bailleul, Amy Jacob et Nawel Zbairi
Collège Martin Luther King de Calais (62)
Madame Virginie Busson, professeur

